

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 11

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dépit des quelques représentations qu'il a eues. Il serait plus sage d'inciter le maître à prendre une revanche.

Malbrouck est le nom de l'opérette du même Leoncavallo que le « Nazionale » donnait un ou deux jours plus tard. La troupe Maresca a fait de son mieux et la pièce fut donnée avec un soin exceptionnel. Mais l'histoire un peu rocambolesque du héros qui « s'en va-t-en guerre », n'a rien d'attrayant ni de spirituel dans cette nouvelle version. En dépit de quelques épisodes qui rappellent Offenbach, l'ensemble est lourd. La musique qui devrait être gaie, pimpante et svelte n'a aucun de ces caractères. L'ancien *opera buffa* italien n'a rien à voir dans ce nouveau pastiche qui, bien mieux, rappelle les dernières importations de l'opéra comique allemand. En un mot, c'est une *olla podrida* que seules une mise en scène mirobolante, l'élegance de Mlle E. Maresca et l'habileté de M. Corradetti ont pu sauver momentanément. Mais l'œuvre est certainement de celles qui n'ont pas de lendemain.

Infatigable, Mascagni monta peu après *Maja* le *Don Carlos* de Verdi qui n'avait pas été représenté à Rome depuis un quart de siècle. L'exécution en fut imposante et d'une rare magnificence. Gros succès pour le ténor Bassi, qui a de grandes qualités de résistance, pour Mme Russ, pour le baryton de Luca, pour tous enfin. Les proportions grandioses d'un tel spectacle intéressent encore le public, émerveillé de la richesse de l'art d'un Verdi, et qui établit de mélancoliques comparaisons avec les produits dont on nous inonde d'un art languissant ou brutal.

Jamais invasion de virtuoses pareille à celle de ces derniers temps ne se vit en Italie. Le public, lui, fait grève souvent et c'est devant des banquettes que jouent bien des artistes. Il y eut néanmoins un triomphateur, et ce fut Franz von Veczey, le jeune violoniste hongrois de dix-huit ans à peine et dont le tempérament, l'habileté technique, le talent d'interprète et l'immense répertoire impressionnent pour le moins autant que les sonorités admirables qu'il tire de son instrument. Elève de J. Hubay, le jeune Veczey est sans contredit une individualité éminente, en même temps que l'un des virtuoses les plus acclamés de nos jours.

Parmi les autres violonistes qui passèrent à Rome récemment, il en fut de très vaillants, Colbertson, Mac Millen, Gaos, mais il est évident que leur situation est difficile. Et si vous ajoutez à cela, l'armée des violoncellistes, harpistes, pianistes, etc., dont la célébrité est plus ou moins éphémère, vous comprendrez que le mieux pour n'oublier personne est de n'en nommer aucun...

IPPOLITO VALETTA.

La Musique en Suisse.

Suisse romande

Genève. Les concerts d'abonnement continuent à faire entendre des œuvres de musiciens genevois ou demeurant à Genève. Le succès de M. Pierre Maurice va se consolidant de plus en plus, et les deux scènes de *Misé Brun*, entendues samedi dernier, font naître l'envie de voir donner à Genève l'opéra tout entier. C'est une musique extrêmement agréable à écouter. Elève de Massenet, M. Pierre Maurice a une légère tendance à abuser des effets harmoniques faciles (accords de quarte et sixte par exemple) ; toutefois, sa musique est incontestablement plus distinguée, moins fade, moins grandiloquente que celle de son maître. Il manie fort bien l'orchestre, surtout les cordes, dont il tire des effets charmants. A la scène, la sonorité des instruments, surtout si l'orchestre est en sous-sol, ne doit pas couvrir la voix des chanteurs : au concert, elle est un peu trop dense ; la voix de Mme Debogis, surtout dans le médium, était parfois difficile à suivre. L'organe de l'excellente cantatrice, en effet, ne se fait pas remarquer par une puissance éclatante ; mais il est d'une pureté impeccable. C'est surtout l'intelligence musicale, le soin des détails comme de l'ensemble, l'absence de pose, le goût parfait de cette artiste qui font le plaisir toujours renouvelé qu'on éprouve à l'entendre.

La *Bénédiction de la Montagne* de M. Ostroga est elle aussi fort riche en harmonies intéressantes, bien orchestrée et empreinte d'un sentiment très sincère. Pour être évidemment voulue, la monotonie qui le caractérise n'est pas sans fatiguer un peu l'auditeur, d'autant plus que la légende est découpée en tranches nettement séparées, chacune ayant son rythme ou son dessin mélodique qui revient à chaque mesure.

On se contente encore de peu en Angleterre. Le poème fantastique de M. Bantock, *The Pierrot of the Minute*, a, paraît-il, eu beaucoup de succès à Londres et ailleurs. Le compositeur connaît évidemment son orchestre ; c'est un bon élève de composition, et il a un sens assez juste du comique orchestral. Mais quelle pauvreté d'invention et quel étalage éhonté de clichés archi-connus, de formules de développement appliquées à des motifs qui souvent ne méritent même pas ce nom, à des simples fragments de gammes chromatiques ! Et pourtant le texte indiquait une « musique à faire » pour parodier une expression chère à Sarcey. Ce Pierrot « d'ordinaire léger, » qui se sent « animé d'un désir sincère », appelait une lutte intéressante entre l'élément grotesque et l'élément sérieux et tendre... Mais la note émue est remplacée dans l'œuvre de Bantock par des airs de valse lente.

Le programme comportait encore un bel *Adagio* pour orchestre à cordes, de G. Lekeu (quatre premières auditions à ce seul concert!), un air de Haendel admirablement chanté par M^{me} Debogis, l'ouverture de *Don Juan* et la Ve symphonie de Beethoven. Les cors se sont fort bien tirés des endroits scabreux de la première partie, et les contrebasses ont exécuté les traits du *Scherzo* avec une rare netteté. J'admire chaque fois à nouveau combien notre chef d'orchestre — je ne l'affuble pas d'une épithète louangeuse qui serait banale appliquée à lui — s'entend à accuser le caractère principal des œuvres qu'il dirige. Parfois le nombre insuffisant des répétitions l'empêche de ciseler certains détails d'expression ; mais toujours l'essentiel est saisi et rendu avec une justesse surprenante.

J'ai entendu pendant cette quinzaine quatre jeunes pianistes, lauréats de l'année dernière : M^{le} Laeuffer, un tout jeune premier prix de Paris, a une technique d'une sûreté, d'une élégance et d'une puissance qui lui permet de se mesurer avec les meilleurs pianistes de son sexe. Comme elle a, en plus, du tempérament et un juste sentiment de la musique, je ne lui souhaite que d'acquérir une culture générale dont son jeu profitera grandement ; elle est un peu jeune pour les sonates de Beethoven et de Liszt. Mais c'est là un défaut dont on se corrige, hélas ! le plus sûrement. M^{le} Chossat et M^{le} Wallerstein ont pris l'an dernier leur diplôme de virtuosité au Conservatoire de Genève (classe Stavenhagen). M^{le} Chossat, qui a donné son concours au concert du ténor Nalbadian, a fait admirer son bon mécanisme, la force et la variété de son toucher. Ayant acquis ce qui peut s'acquérir par un travail intelligent, il est dommage qu'elle n'ait par elle ce qu'aucun maître ne saurait enseigner, les dons naturels d'expression qu'on trouve par exemple en M^{le} Wallerstein. Celle-ci a donné en matinée un récital de piano bien intéressant consacré à des œuvres de Schumann. Malheureusement, l'émotion qui accompagne presque toujours les débuts, l'a empêchée de se donner comme elle l'a fait l'an dernier dans certaines auditions ; son jeu s'est trouvé ainsi privé d'une partie de la poésie dont il est généralement imprégné ; ce n'est qu'un accident. M. J. Aubert (diplôme de virtuosité de l'an dernier, classe de M^{me} Panthès) a joué au concert de M^{me} Poulin-Wizard le beau *Paysage* de Chausson et une *Ballade* de Debussy. Son jeu gagne de plus en plus en maturité, en personnalité, en profondeur. Parmi les jeunes pianistes que j'ai entendus ces dernières années, c'est l'un de ceux dont je suis le développement avec le plus d'intérêt.

M^{me} Poulin-Wizard a eu l'idée très heureuse de consacrer son concert à des œuvres françaises modernes. Elle-même a chanté de sa voix très pure et très agréable, avec sa diction parfaite, des mélodies de Fauré, de Duparc, de Chausson et de Debussy. Puis elle a interprété avec MM. Snell et Dezair (au piano, M. Aubert qui a fort bien joué la réduction de l'orchestre) *L'Enfant prodigue* de Debussy, cantate de jeunesse où ne se révèle que par endroits l'originalité du

compositeur de *Pelléas*, mais qu'il est fort intéressant de comparer aux œuvres subséquentes du maître. M. Dezair a interprété avec autorité, de sa très belle voix de baryton, le rôle du père de l'*Enfant prodigue*. Malheureusement, M. Snell, qui a une belle voix de théâtre, mais ne paraît pas comprendre à fond l'état d'âme des personnages dont il chante les paroles, a beaucoup trop couvert dans les ensembles la voix de son aimable partenaire.

Tout autre est la voix de M. Nalbadian. On ne peut pas rêver un organe plus souple et plus doux. Il est rare d'entendre une voix d'homme aussi excellente dans le pianissimo. Mais M. Nalbadian n'a aucun tempérament, et, quel que soit le charme de sa voix, on se fatigue vite de sa langueur monotone. Au même concert, M^{me} Dratz-Barat, un soprano dont les vocalises sont très brillantes et qui chante des épaules autant que du larynx, a fait preuve, dans des mélodies de Gounod, de Gluck et de Wagner, d'un mauvais goût heureusement plus rare aujourd'hui qu'il y a trente ans.

Je regrette d'avoir été empêché d'assister au concert du *Trio Cœcilia*. J'espère avoir une autre occasion de l'entendre à Genève ou ailleurs.

EDMOND MONOD.

Lausanne. Il arrive hélas ! à Lausanne, comme ailleurs, que les virtuoses de passage chantent ou jouent devant les banquettes. Qui s'en étonnera en regard de l'énorme surproduction artistique de notre époque ? M^{me} Marie Müncchhoff et M. le professeur Mayer-Mahr en ont fait la fâcheuse expérience, — et ce n'est ni à leur talent bien connu, ni à leur programme riche et varié qu'il faut s'en prendre, mais uniquement aux caprices d'un public saturé de concerts et qui ne sort plus que... quand ça lui chante.

On sent la voix un peu froide mais admirablement conduite de M^{me} Müncchhoff. Quant au pianiste, il se montre — principalement dans une série de lieder de M. H. Wolf — accompagnateur remarquable parce que musicien de premier ordre.

D'autres chanteurs encore se sont fait entendre au cours de cette quinzaine : M^{me} Lucy Hay qui, accompagnée par son frère, mit au service d'œuvres pour la plupart contemporaines une voix toute de fraîcheur, de jeunesse et de charme ; M^{me} J. Rouilly dont la voix de contralto sonore et très étendue ne peut que gagner au fur et à mesure des études qui l'assouplissent et lui permettent de mettre toujours mieux en valeur le tempérament dramatique de la jeune musicienne ; M. Sam. Gétaz, un jeune lui aussi, élève de M^{me} Loude à Vevey, et qu'une voix de baryton bien timbrée ainsi qu'un sens musical déjà formé autorisent à s'attaquer à des pages telles que la scène finale de la *Walkyrie* ; M^{me} Henry Pascal qui mit généreusement son talent au service de la bienfaisance ; enfin, *last not least*, M^{me} et M. Ch. Troyon que l'on n'avait pas entendus depuis longtemps et que l'on fut heureux d'applaudir au dernier concert de l'Orchestre symphonique sous la direction de M. Ernest Bloch.

M^{me} Troyon chanta le très beau *Recueillement* de Gustave Doret, puis avec M. Troyon le duo déjà connu du *Manassé* de Fr. Hegar. A l'orchestre — qui salua son chef d'un *Tusch* prolongé, tandis que le public manifestait de toutes manières sa sympathique admiration — ce furent l'ouverture de *Coriolan* de Beethoven, l'admirable *Interlude* de la Messe en ré de Fr. Klose, et enfin (avec le concours de M. Troyon et d'un groupe de membres du « Chœur d'hommes ») la *Faust-Symphonie* de Franz Liszt.

« Il ne faut pas chercher dans cette œuvre, dit très justement M. Ed. C., une symphonie au sens que l'on attribue généralement à ce mot. C'est la réunion de trois poèmes évoquant les figures de Faust, de Marguerite et de Méphistophélès, avec une conclusion du genre apothéose, dans laquelle le chœur et le ténor-solo résument la signification philosophique du drame de Goethe : la glorification de l'éternel féminin. Le plus développé de ces poèmes est le premier, où les diverses faces du caractère de Faust sont figurées par quatre motifs principaux : un thème qui exprime merveilleusement l'interrogation, l'angoisse de Faust en face du problème de la vie ; puis une phrase agitée, où se révèle l'âme inquiète du philosophe ; un thème d'amour et un thème héroïque. Marguerite est dépeinte par une

phrase d'une indicible suavité, d'une sérénité idéales, que reprendra plus tard en l'amplifiant le ténor-solo dans l'apothéose. Le motif d'amour a sa place aussi dans cette partie.

Mais le morceau le plus génial est probablement celui qui nous présente l'esprit du mal; les thèmes de Faust y reviennent étrangement, diaboliquement déformés et tordus. Tout ce qu'il y a de noble dans le héros est là caricaturé, persiflé, souillé. On frémît devant cette évocation du néant de tout effort et l'on ne respire à nouveau librement qu'à la rentrée du thème rédempteur de la femme. Puis tout s'apaise : une pause solennelle. Le chœur se lève — selon l'indication de la partition — et la sagesse s'incline devant le mystère. Ce finale est une conception vraiment sublime. »

Mieux que personne M. Ernest Bloch sait ce qu'a pu être l'exécution, étant donnés l'insuffisance numérique de l'orchestre pour une œuvre de ce genre et le nombre trop restreint de répétitions. Néanmoins chacun s'accorde à dire que l'interprétation fit le plus grand honneur au jeune chef qui « clôturait ainsi de façon magistrale une série de concerts qui, par la valeur et le nombre des œuvres nouvelles exécutées, dépasse tout ce que l'on nous a donné jusqu'ici en une seule saison. »

Les concerts du Casino que dirige à l'ordinaire M. Carl Ehrenberg, ont offert encore une série d'œuvres nouvelles : une *Suite* de M. Ruygrock, violoncelliste à l'orchestre, et qu'on nous dit fort bien venue ; une récente *Rhapsodie*, variations libres pour grand orchestre, de M. Emanuel Moor; le *Concerto* pour piano et orchestre de B. Stavenhagen, joué sous la ferme direction de l'auteur, par un M. F. Rehbold, pianiste très jeune encore, ce qui ne l'empêche point d'être un des plus brillants élèves du maître.

Enfin l'orchestre — en plus de l'exécution d'œuvres du répertoire : VI^{me} et VII^{me} symphonies de Beethoven, ouverture de *Freischütz*, etc. — accompagna d'une manière très remarquable l'excellent violoncelliste Ant. Hekking dans un concerto de J. Haydn et les variations (sur un thème rococo) de Tschaïkowsky.

Mentionnons pour terminer une audition d'un genre tout spécial et que Lausanne avait pour la première fois, celle de l'Orgue Mustel. Cet instrument présenté sous son meilleur jour par le constructeur lui-même, M. Alphonse Mustel, est un harmonium admirable à tous les points de vue : perfection de mécanisme, charme et variété des timbres, ressources expressives. Mais... c'est un harmonium ! Allons, abstenez-vous de toute comparaison inopportun avec l'orgue ou l'orchestre, et nous pourrons l'admirer sans réserves.

M. Alphonse Mustel qui manie son instrument en virtuose s'était assuré le concours de M^{lle} Marthe Langie, la pianiste dont chacun sait le talent, et de M. Aloys Baudet, un nouveau venu dans les rangs des professionnels de l'archet, mais une ancienne et bonne connaissance de tous ceux qui, à Lausanne, font de la musique... Or, qui n'en fait pas ?

Neuchâtel. Un concert d'abonnement, une soirée de musique de chambre et le récital Mary Münchhoff, voilà le bilan de la dernière quinzaine musicale à Neuchâtel. Je passe sous silence le troisième de ces concerts, puisque M^{lle} Mary Münchhoff s'est fait entendre également à Lausanne, ne notant qu'une chose, c'est que son auditoire neuchâtelois fut passablement plus fourni que celui de la capitale vaudoise : M^{lle} Münchhoff a un certain nombre d'amis chez nous, et elle y est toujours applaudie et fêtée. Elle est allée également à La Chaux-de-Fonds et y a concerté à côté de son accompagnateur M. Mayer-Mahr, avec le violoniste local Grundig. Ce rapprochement de professionnel et de virtuose n'a pas été sans quelque inconvénient pour l'artiste du crû, à en croire le chroniqueur musical du « National suisse », un confrère qui ne sacrifie pas au protectionnisme local.

C'est également du protectionnisme local, mais de fort bon aloi, que fait le Comité de la Société de Musique de Neuchâtel, en invitant chaque année un des musiciens de la Ville à se produire en concert d'abonnement. Entre familiers des concerts, on appelle cela l'institution des « en outre », par allusion à l'emploi quelque peu malheureux de cette locution au cours d'un rapport annuel où elle

précédait le nom de l'artiste local élu pour l'année, au cours de la liste des solistes. Celui de la saison fut M^{me} Madeleine Seinet, dont la voix fine et délicate, travaillée à la perfection pendant de longues études, a eu un très vif succès avec toute une série de lieder. M^{me} Seinet avait renoncé à chanter avec accompagnement d'orchestre. Eut-elle raison, eut-elle tort ? C'est ce que je ne saurais décider; il faut remarquer cependant que l'introduction d'artistes locaux au Concert d'abonnement ne se justifie guère que par l'occasion à eux offerte de se produire avec un accompagnement symphonique... Le second soliste du concert fut le violoniste Joseph Szigeti, âgé de dix-huit ans. Nous étions de ceux qui craignaient un enfant-prodigie quelque peu vieilli. Ce fut tout autre chose, un artiste prodigieusement avancé au point de vue technique, et plein de promesses pour tout ce qui est interprétation, originalité, intelligence musicale et puissance de réalisation artistique. M. Szigeti, qui se présente avec une simplicité et une modestie du meilleur ton, nous a joué successivement le concerto de Mendelssohn, puis l'*Introduction et Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, où le fait d'un simple accompagnement de piano (contraste avec la cantatrice) a paru le contrarier, enfin en *bis*, du Bach seul, joué avec une perfection absolue, et un tempo d'une rapidité extraordinaire, qui semble avoir quelque peu déconcerté ceux qui ne peuvent le jouer que bien moins vite. Quant à l'orchestre et à M. Bloch, ce fut peut-être leur meilleure soirée avec la V^{me} *symphonie* de Beethoven, le *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de Debussy et l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck. Vous avez eu tout cela, Neuchâtel n'étant que votre satellite.

Jeudi 11 février, quatrième séance de musique de chambre : encore un quatuor à cordes de Mozart, comme la dernière fois, mais moins bien joué, le final surtout. Puis le trio en *mi bémol* de Brahms, donné, comme le dit fort bien un journal « local », en équilibre parfait, le pianiste, en l'occurrence M. Ad. Veuve, ayant su jouer sa partie très chargée, sans se complaire à couvrir le violon et le violoncelle. Le numéro le plus saillant fut du reste le *Carnaval* de Schumann, joué en vrai artiste en même temps qu'en virtuose, par le même pianiste, applaudi et rappelé deux fois. Il est regrettable que le piano de ces concerts, un peu fatigué par de bons services, ne lui ait pas permis d'en faire sortir aussi nettement qu'il le semblait désirer, tout ce qu'il y voyait de mélancolie, de douceur, d'exubérante gaîté et de passion.

Deux mots encore de ce qui se passe à Couvet, où, grâce à l'intelligente initiative d'un professionnel local, le mois dernier a vu s'organiser et se donner avec un très réel succès deux concerts avec des artistes genevois comme M. Ad. Rehberg ou neuchâtelois. A noter en particulier le premier de ces concerts, dit « d'art social », à quatre sous d'entrée.

MAX-E. PORRET.

Association des Musiciens suisses.

Le Comité de l'A. M. S. ouvre un concours pour l'obtention de quatre *Bourses d'études* de fr. 1000 en deux versements annuels de fr. 500 chacun.

Le jury est formé de MM. Volkmar Andreæ (Zurich), Joseph Lauber (Genève) et Hermann Suter (Bâle).

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Edmond Röthlisberger, président, Neuchâtel, Promenade Noire, 5.

Echos et Nouvelles.

SUISSE

© M. Félix Berber, professeur des classes de virtuosité de violon au Conservatoire de Genève, passera une partie de la saison 1910-1911 en Amérique où l'appellent de brillants engagements.

© M. et Mme Marcel Clerc-Büsing, dont on se rappelle les intéressantes séances de musique de chambre à Genève et ailleurs, quitteront prochainement la Suisse pour s'établir en Allemagne où un engagement avantageux les appelle.